



# 1

Amaris reconnut instantanément l'odeur métallique du sang. Une odeur de fer, de rouille et de sel se répandait dans l'air, tandis que le sang coulait en gouttes lentes et régulières. La première fois qu'elle avait senti l'odeur du sang, c'était sur des corps sans vie, brûlés par le soleil. Elle reconnut l'odeur du liquide chaud et nerveux, qui pouvait jaillir hors de vous ou se répandre sur vous. Puis elle comprit avec effroi que ce sang dont l'odeur emplissait ses narines n'était pas le sien.

Gadriel.

Le sang visqueux de Gadriel avait recouvert ses mains. Comme il avait posé sa tête sur ses genoux, toute la nuit son sang avait coulé sur la peau d'Amaris. Elle pouvait encore ressentir la démangeaison du sang séché sur sa peau.

Amaris voulait ouvrir les yeux, mais ses paupières pesaient des tonnes, et elle luttait pour s'arracher au monde des rêves. Son corps n'était plus fort et puissant, son esprit n'était plus vif et rapide. Elle était en vie, c'est tout ce qu'elle savait. Elle allait bien, mais elle n'était plus cette jeune fille humaine faite de chair, de vie et de joie. Elle était désormais faite de glace et de pierre. Une statue, sculptée à même le bloc de pierre sur lequel elle était allongée, tel Uaimh Reev, taillé dans sa montagne de granit. Des voix piaillaient autour d'elle, formant un brouhaha incompréhensible. Elle savait que si elle ouvrait les yeux, elle serait éblouie par une violente lumière, et elle voulait à tout prix éviter ça.

Un mot se détacha du brouhaha. *Ag'imni*.

Elle ne savait pas qui étaient ces gens, mais ils le retenaient. Son ami était là, et ils ne pouvaient pas le voir tel qu'il était.

Le dragon ne les avait pas conduits au-delà des frontières de Farehold.

Il fallait qu'elle se lève.

Amaris rassembla toutes ses forces pour y parvenir. Mais c'est autre chose qui la fit bouger. Des mains la bousculèrent, firent rouler son corps sur le côté, puis en arrière, et elle fut renvoyée dans le noir total, derrière ses paupières closes. Elle sentit la douleur aiguë d'une piqûre sur son bras. Un liquide éclaboussa ses lèvres. On la tirait et on frottait ses vêtements et ses bandages.

Elle était à la fois tout à fait là, et complètement absente.

Elle se força à surmonter sa peur de la lumière, luttant de tout son corps pour ouvrir les yeux. Au début, elle n'entrouvrit que très légèrement les paupières, tout en plissant les yeux face à la lumière qui l'aveuglait.

La pièce était pleine de monde. Pourquoi y avait-il autant de gens ?

Certains d'entre eux discutaient au-dessus d'elle. Elle entendait des mots, des questions, des bruits. Son pouls ? Oui, elle en avait un. Les chiffres qu'ils lui attribuaient n'avaient aucun sens pour elle. La dilation de ses pupilles ? Oui, on mesurait ça aussi. Sa température corporelle ? Ils l'avaient jugée trop basse. Quelqu'un la vit remuer et commença à lui parler, en claquant des doigts pour capter son attention. Sa tête pendait sur le côté, se détournant de cet étranger. Au-dessus de la foule, elle pouvait distinguer la forme vague d'un homme ailé, attaché à une table par des lanières de cuir. Ses bras, ses jambes, son torse et sa tête étaient attachés, bien accrochés au drap sur lequel il était allongé. C'était l'électrochoc dont elle avait besoin.

Ses yeux s'ouvrirent alors complètement et elle vit des visages inconnus au-dessus d'elle.

— Mon ami...

Parler lui irritait la gorge. L'effort faillit lui faire à nouveau perdre connaissance.

— Notre vétérinaire est en train de l'ausculter. Tu peux me dire ce qui s'est passé ? L'ag'imni était sur le dos de l'ag'drurath ?

Une autre voix, plus âgée et plus forte, fit taire la première. Le deuxième homme s'énervait :

— Nous ne sommes responsables que du patient. Garde ta curiosité pour la créature pour toi, ou sors d'ici.

— Ne le prenez pas, murmura-t-elle, et ses yeux se fermèrent à nouveau.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

La voix la plus grave était celle d'un homme d'environ cinquante ans, bien qu'elle n'ait jamais été très douée pour deviner les âges. À sa voix, il semblait être humain, ce qui rassura Amaris. Elle ouvrit à nouveau les yeux en luttant pour ne pas être aveuglée par la lumière. Elle voulait évaluer s'il s'agissait plutôt d'un ami ou d'un ennemi. Il avait des cheveux poivre et sel et portait du blanc. Sa posture, comme sa voix, dégageait une autorité naturelle, acquise au fil des années et de l'expérience. Il mit une petite lanterne faé devant les yeux d'Amaris, qui grimaça.

— Très bien. Les fonctions cérébrales ne sont pas touchées. Tu peux parler ?

Elle avait la sensation que sa voix devait traverser un épais coton pour se frayer un chemin jusqu'à ses lèvres. Sa gorge était extrêmement sèche, sa bouche, comme paralysée. Elle tenta de se redresser et répéta exactement les mêmes mots que tout à l'heure :

— Mon ami...

Il la coupa de nouveau.

— Pouvez-vous me dire votre nom, Mademoiselle ?

Elle déglutit avec peine tant sa gorge brûlait. Sa bouche était sèche comme du papier de verre. Elle éructa son nom à la foule en trois syllabes rauques. Parmi tous les gens qui se trouvaient autour d'elle, certains, parmi les plus jeunes

d'entre eux, le notèrent avec application dans leur parchemin. Elle essaya à nouveau de bouger pour se redresser.

— S'il vous plaît, n'essayez pas de remuer. Votre bête est sauvée et semble stabilisée, mais nous n'en savons pas assez sur son espèce pour l'affirmer. Vous étiez en hypothermie quand nous vous avons trouvée. La créature semble avoir souffert d'une blessure à la tête et elle est plutôt abattue, mais comme mon associé vous l'a déjà dit, le vétérinaire s'occupe d'elle en ce moment même.

Puis il ajouta avec un petit sourire comme s'il se parlait à lui-même :

— Je dois bien reconnaître que je suis plutôt heureux d'avoir l'opportunité d'étudier un ag'imni. Nous n'en avons jamais capturé un spécimen vivant.

— S'il vous plaît, laissez-le partir, implora Amaris d'une voix éraillée, refermant les yeux.

Les mains la saisirent à nouveau et elle perçut encore la piqûre sur son bras. Elle flotta lentement hors du monde, et laissa la chaleur de l'obscurité s'emparer d'elle.

Quand Amaris se réveilla, elle sentit que des heures s'étaient écoulées. Sa chambre n'avait pas de fenêtre, mais elle savait que s'il y en avait eu une, elle aurait vu qu'il faisait nuit. Elle inspecta la pièce et vit qu'elle était faiblement éclairée par la lueur d'une lanterne posée sur un bureau. Il y avait des armoires contre le mur, un long alignement d'ustensiles de cuisine posés sur un plan de travail, quelques livres. Dans un coin se trouvait une jeune fille au visage anguleux et aux cheveux châains coupés au carré. Elle ne pouvait pas avoir plus de seize ans. Elle était assise et écrivait des notes sur un parchemin collé sur une tablette en bois. Une lanterne faé y était accrochée et éclairait doucement son visage.

Amaris la reconnut. C'était la fille de la forêt.

— Bonjour, dit doucement Amaris.

La fille sursauta, et ses cheveux courts lui fouettèrent le visage quand elle leva brusquement la tête. De surprise, elle lâcha sa tablette qui tomba sur le sol.

— Je vais chercher le guérisseur.

Attends, ordonna Amaris. Elle n'avait pas cherché à exercer son pouvoir de persuasion, mais l'humaine réagit instantanément. La jeune fille obéit.

— Viens ici, dit doucement Amaris, et la fille s'approcha. Elle n'essayait pas d'utiliser son don, mais cela fonctionnait quand même. Sa gorge était complètement sèche. Elle avait désespérément besoin d'eau.

— C'est toi qui nous avez trouvés dans la forêt ?

La jeune fille admit tout de suite que oui, que c'était bien elle et ses amis qui les avaient découverts. C'était aussi elle qui avait trouvé le guérisseur et guidé le professeur jusqu'à l'endroit de la forêt où gisaient Amaris et l'ag'imni.

— Je m'appelle Cora. Je ne suis qu'une étudiante en deuxième année, donc je ne suis pas vraiment qualifiée pour discuter avec les patients. Je suis là pour prendre des notes sur votre état pour le guérisseur. Je devrais vraiment aller le chercher.

Amaris tenta de hocher la tête, mais sa nuque était raide. Ses muscles étaient courbaturés. Elle savait que si elle avait pu se voir dans un miroir, elle aurait vu qu'elle était couverte de bleus provoqués par sa chute du dragon, quand elle avait traversé la canopée avant d'atterrir sur le sol de la forêt.

— Dis-moi ce qui s'est passé avec mon ami.

— L'ag'imni ?

— Où est-il ? insista Amaris.

— Il est vivant. Nous l'avons emmené dans une pièce sécurisée où il peut être observé à travers une vitre pour qu'il ne blesse personne.

Cora prit un air qu'Amaris interpréta comme une tentative d'affirmation de son courage. La fille avait peur du démon qu'ils détenaient.

— Bien qu'il semble domestiqué, puisqu'il vous accompagnait, nous ne savons pas si son amabilité s'étend à d'autres que vous. Notre Maîtresse des bêtes et vétérinaire en chef nous a appris à ne pas tenter le diable. Il n'est pas encore réveillé, mais nous l'avons attaché par mesure de sécurité.

Amaris sentit son estomac se retourner. Elle avala la bile qui monta à sa bouche en entendant ces mots. Ils avaient attaché Gadriel comme un animal.

Amaris se redressa sur ses coudes et le mouvement inonda sa tête de sensations désagréables.

— Est-ce que je peux avoir un tonique ?

— S'il vous plaît, vous étiez quasiment morte quand on vous a retrouvée. Vous n'êtes pas censée vous fatiguer alors que vous venez juste de reprendre des forces. Ce qu'il vous faut, c'est vous reposer et rester au chaud, pas des toniques.

Amaris toussa, la main posée sur la gorge. Cora comprit son geste et couru jusqu'au plan de travail. Elle saisit une tasse en métal, et la remplit de l'eau d'un pichet. Amaris but à grandes gorgées. Une goutte s'échappa de la tasse et roula le long de son menton. Sa gorge était si enflammée qu'avalier lui était douloureux.

Elle ne voulait pas perdre de temps.

Rejetant ses jambes sur le bord du lit, Amaris parvint à maintenir sa tête en équilibre. La jeune fille eut un mouvement pour la retenir, mais Amaris l'ignora. Elle plaqua ses mains sur le gouffre qu'était devenu lit. Le ciel se parsemait d'étoiles. Il fallut un moment pour que le noir dans sa tête et le bourdonnement dans ses oreilles disparaissent. Elle regarda à nouveau l'étudiante.

— Comment tu t'appelles, déjà ?

La fille répondit d'une voix claire et polie.

— Je m'appelle Cora

Amaris eut un soupir résigné et tenta à nouveau d'utiliser son don de persuasion, tant pis pour la morale.

— Ah, oui. Eh bien, Cora, emmène-moi voir mon ami.

Cora escorta Amaris. Elles sortirent de la chambre et empruntèrent le couloir. Il leur fallut un temps infini pour descendre un escalier en colimaçon jusqu'au fond de la cave. Bien qu'en sous-sol et dans la partie la plus excentrée du bâtiment, elles se trouvaient toujours chez le guérisseur.

Cora ouvrit une porte sur laquelle était inscrit le mot « Laboratoire », et la guida à l'intérieur d'une pièce étrange avec trois murs de pierre et un mur d'un verre d'une épaisseur exceptionnelle. La vitre occupait les trois quarts du mur lui-même, et le dernier quart était occupé par une porte métallique. Amaris n'avait jamais rien vu de tel.

Cora s'arrêta devant une barrière vitrée qui séparait le potentiel spectateur du Faé qui se trouvait à l'intérieur. Il n'y avait personne dans la salle d'observation à cette heure de la nuit. Le bâtiment se taisait.

Gadriel était seul.

Amaris essaya d'actionner la poignée en métal mais elle était verrouillée. Elle vit la silhouette de Gadriel à travers la vitre qui les séparait, mais le bruit de la poignée ne semblait pas l'avoir réveillé. Elle se tourna vers l'étudiante, et, le visage complètement fermé, tenta à nouveau la persuasion.

— Cora, ouvre cette porte.

Cora fronça les sourcils et voulut obéir, mais elle répondit, les doigts sur la poignée :

— Je n'ai pas la clé.

Elle continuait à tourner la poignée, en vain.

Les yeux d'Amaris s'écarquillèrent lorsqu'elle vit la fille lever la main, et la diriger vers la porte. Lorsqu'elle la vit faire glisser ses ongles le long de la porte, elle cria pour qu'elle s'arrête.

— Arrête ! Ne fais pas ça. Je suis désolée. Je n'ai pas besoin que tu ouvres la porte, dit Amaris, dont l'angoisse était presque palpable. J'ai besoin de savoir comment rejoindre mon ami. Où puis-je trouver une clé ?

La persuasion fonctionnait, mais elle s'était montrée négligente. Elle devrait redoubler de vigilance avant d'y avoir

recours. Si elle n'avait pas ordonné à Cora d'arrêter, la jeune fille aurait-elle gratté la porte jusqu'à ce que ses doigts saignent ? Quelles étaient les limites du pouvoir de persuasion et de l'obéissance ? Amaris avait envie de se confondre en excuses en voyant les marques qui gonflaient déjà sur la main de la jeune fille. Les lèvres de Cora s'entrouvrirent, comme si elle allait demander ce qu'il s'était passé, mais elle se tut. Elle avait l'air à la fois terrifiée et en pleine confusion. Exactement comme Malik lorsqu'Amaris avait exercé son pouvoir sur lui.

Son cœur se serra en pensant à Malik.

Elle ferma les yeux pour chasser les souvenirs de ses frères dans la cellule d'en face, de leurs visages tandis qu'ils scrutaient d'un œil vide l'espace à travers les barreaux. Ils faisaient partie des hommes les plus forts et les plus courageux qu'elle connaissait, et ils avaient été incapables de la protéger quand elle avait été traînée dans le sable pour affronter l'ag'drurath.

Les derniers mots qu'elle avait prononcés étaient pour supplier Nox de les sauver.

Elle ne pouvait plus penser à eux maintenant.

La seule personne qu'elle pouvait aider, c'était Gadriel.

Elle observa son corps inerte à travers la vitre qui montait jusqu'au plafond et vit comment il était attaché à la table dans sa cellule. Ils avaient lié ses poignets, ses chevilles son torse, ses jambes et sa tête avec d'épaisses lanières de cuir à larges boucles. L'Université semblait ne prendre aucun risque avec un ag'imni en sa possession.

Derrière l'épaisse barrière de verre, Amaris vit les blessures sur ses ailes jadis si puissantes. Ses plumes noires pendaient tristement, il ressemblait à un corbeau qu'on aurait épinglé sur une table. Des taches de sang séché maculaient ses cheveux et ses plumes. Elle comprit que c'était son sang qu'elle avait senti lorsqu'ils avaient été transportés jusqu'au bâtiment.

Comment pouvait-elle l'aider, coincée derrière cette vitre ?

— Cora, demanda Amaris sans pouvoir détacher son regard de Gadriel. Qui est le chef de ce service ?

La jeune fille gigota. Elle répondit, par politesse ou par peur.

— Dans notre service, nous avons le Maître guérisseur. C'est lui qui s'occupe de vous, avec ses assistants médicaux. Dans cette aile, nous avons quelques autres créatures dont s'occupe la Maîtresse des bêtes quand elles tombent malades. Et puis il y a bien sûr le doyen de l'Université, qui chapeaute les sept départements : la guérison, les mathématiques, la littérature, la zoologie, les cultures, la magie, et l'enchantement. La spécialité de Maître Arnout est la théologie. N'est-ce pas intéressant pour un Maître d'académie ? Moi, je me concentre surtout sur la guérison.

Cora bredouillait avec nervosité, probablement encore sous le coup de l'angoisse ressentie plus tôt, quand elle avait tenté de détruire la porte à mains nues. Cela ne fit qu'accentuer la culpabilité d'Amaris.

La main d'Amaris glissa le long de la vitre.

— Tu as des pouvoirs guérisseurs ?

Cora prit un air triste.

— Non, j'étudie simplement les drogues, les toniques, les poisons. Je sais recoudre, nettoyer et faire des bandages, et quand j'aurai quitté l'Université je pourrai apporter mon aide à n'importe quel village de Farehold. La santé ne devrait pas être un privilège réservé aux puissants, vous ne pensez pas ?

À dire vrai, Amaris n'avait aucune idée de ce qu'elle en pensait.

Elle ne savait pas grand-chose de l'Université en dehors de ce qu'en disaient les enfants à Farleigh. Si un orphelin montrait une prédisposition particulière pour la magie, en peu de temps un représentant de l'Université venait le chercher, si l'Église ne lui avait pas encore mis la main dessus, même si cela n'était arrivé qu'une ou deux fois au cours des quinze années qu'Amaris avait passées à la fabrique. Ses pairs affirmaient avec une insistance suspecte que les

enfants dotés de pouvoirs magiques étaient emmenés pour être aidés dans le développement de leurs capacités. Il y avait d'autres rumeurs plus sinistres selon lesquelles l'Université les capturait pour les disséquer afin de les étudier. Lui revinrent en mémoire l'horrible image qu'Amaris avait trouvée dans sa chambre chez les bretteurs, et les planches anatomiques dessinées à partir d'autopsies. Quel avenir réservaient-ils à Gadriel ?

— Cora, il faut que je puisse parler à un responsable. C'est important et ça ne peut pas attendre. (L'urgence perçait dans le ton aigu d'Amaris.) Peux-tu me trouver quelqu'un ?

Encore une fois, ce n'était pas un ordre. La fille répondit d'un air absent, mais elle se mit en route dans le couloir. Amaris écouta ses pas s'éloigner petit à petit. Elle pressa à nouveau la main contre la vitre, refusant de quitter Gadriel des yeux.

Ils étaient enfin seuls.

— Réveille-toi, le supplia-t-elle à travers la vitre. Réveille-toi !

Mais la persuasion ne marchait pas comme ça. C'était un Faé, et de plus, il ne pouvait ni la voir, ni l'entendre. Elle frappa la vitre avec son poing, s'écroulant sous le poids de son impuissance.

— Bon sang, Gadriel, réveille-toi ! Tu ne peux pas mourir comme ça ! J'étais censé t'arracher la tête dans le colisée, tu te souviens ? Tu ne crois pas que j'ai mon mot à dire sur le moment de ta mort ? Eh bien, ce n'est pas maintenant.

Plus doucement, elle ajouta :

— Pas comme ça.

Elle fut percutée par une puissante vague d'émotions qu'elle ne comprenait pas. Qu'est-ce qui la poussait ainsi au bord des larmes ? La peur ? Le désespoir ? La colère ? Amaris s'empara de la petite boîte hermétique qu'elle cachait en elle et en chassa chacune de ses émotions. Elle ne pouvait ni se concentrer, ni faire ce qui devait être fait dans cet état. La dernière

chose qu'elle glissa dans la boîte fut la vision de Gadriel si désespérément immobile.

Mais cette fois, la boîte répliqua.

Une nouvelle vague de sentiments l'assaillit. Elle repensait à toutes ces heures où il l'avait tenue contre le dos du dragon, la saisissant fermement, sans se soucier de l'épuisement et de la douleur. Elle sentait encore les chocs qu'ils avaient reçus pendant la descente alors que ses ailes abîmées ralentissaient leur chute, juste assez pour la garder en sécurité pendant que lui absorbait tous les chocs lorsqu'ils percutaient les branches des arbres. Amaris refoula une deuxième montée de larmes en pensant à son corps recroquevillé et si immobile contre la roche.

Il était entré dans le château, ses ailes avaient été réduites en lambeaux, il avait combattu un dragon, amorti la chute. Tout ça pour elle.

Tout ce qu'elle voulait, c'était qu'il soit vivant.

Elle frappa une nouvelle fois la vitre avec son poing, le visage crispé par la douleur.

— Tu n'aurais jamais dû venir à Aubade. Je t'avais dit de ne pas venir.

Tout était sa faute. Sa faute si Gadriel gisait là, attaché à une table. S'il n'était jamais tombé sur cette fille qui pouvait le voir tel qu'il était, il y a de très nombreuses lunes, dans la forêt, il serait en sécurité avec ses hommes à l'heure qu'il était. Il aurait eu une vie meilleure sans elle. Elle ressentait pourtant un étrange pincement au cœur en se disant cela.

Elle était trop fatiguée pour contrôler ses sentiments. Si elle n'arrivait pas à se reposer, tout ce qu'elle luttait pour enfouir en elle referait surface. Son esprit la conduirait à Nox. Elle penserait à Nox qui était venue pour elle dans le donjon, l'avait tenue dans ses bras, avait tout fait pour la sauver. Elle penserait à ce baiser...

Elle avait vraiment besoin de dormir.